JARDOT (Alexandre-Anne), écrivain militaire français, né en 1804. Elève de l'Ecole de Saint-Cyr, il a fait plusieurs campagnes d'Afrique, est entré dans l'état-major, où il a obtenu en 1851 le grade de chef de bataillon, et a été attaché depuis lors à la place de Paris. Outre un grand nombre d'articles dans le *Spectateur militaire*, on lui doit : *Statistique militaire de l'Ille-et-Vilaine* (1836, in-4°); *Révolutions des peuples de l'Asie moderne* (1839, 2 vol. in-8°); *Des routes stratégiques de l'Ouest* (1839); *Des chemins de fer de l'Europe centrale* (1842, in-8°); la *Chine ancienne et moderne* (1844, in-8°), etc.

JARENTON, abbé de Saint-Bénigne de Dijon, né près de Vienne (Dauphiné) vers 1045, mort en 1113. Il fit de brillantes études à l'abbaye de Cluny, qu'il quitta pour se livrer aux entraînements de la jeunesse. Mais bientôt, désabusé des plaisirs, Jarenton embrassa la vie monastique dans l'abbaye de la Chaise-Dieu (1074), où il se livra à de grandes austérités, et dont, trois ans plus tard, il fut nommé abbé. Il se signala par sa haute prudence et par la vigueur de son caractère, fut chargé d'importantes missions, se rendit à Rome (1082), et, voyant le pape Grégoire VII enfermé au château Saint-Ange par l'empereur, il alla trouver aussitôt Robert Guiscard, qu'il décida à venir au secours du pontife. Grégoire VII n'oublia jamais ce signalé service, et montra à Jarenton la plus vive amitié. Sous Urbain II, l'abbé de la Chaise-Dieu continua à jouer un grand rôle. Ce fut lui que ce pontife chargea d'aller réconcilier Guillaume le Roux et Robert, duc de Normandie, mission difficile dont il s'acquitta heureusement. Il ne reste de Jarenton qu'une lettre que Martène a publiée dans sa *Collection*.

JAREST (le), ancien petit pays de France, dans le Lyonnais, compris aujourd'hui dans les départements du Rhône et de la Loire.

JARET s. m. (ja-rè). Arboric. Variété de prune.

JARGAUDER v. n. ou intr. (jar-gô-dé). Econ. rur. Couvrir la femelle, en parlant du jars.

JARGEAU, bourg de France (Loiret), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. S.-E. d'Orléans, sur la Loire; pop. aggl., 1,534 hab., pop. tot., 2,578 hab. Construction de pressoirs; taillanderie. Restes de murailles d'enceinte; dans les environs, château de la Queuvre, qui servit, pendant le XVIe siècle, de temple aux protestants. Ce bourg était autrefois fortifié. Les Anglais le prirent en 1420; Jeanne Darc et Dunois s'en emparèrent en 1429.

JARGIONITE s. f. (jar-ji-o-ni-te — de *Jargioni*, nom d'un naturaliste). Minér. Nom donné par Bechi à un minerai antimonifère, trouvé à Argentiera, dans le Val-di-Castello, en Toscane, et qui paraît être identique à la steinmannite.

JARGON s. m. (jar-gon. — V. l'étym. à la partie encycl.). Langage corrompu, mauvais patois; langue inintelligible : *Ronsard fit de la langue un* JARGON *barbare, hérissé de grec et de latin.* (D'Alemb.) *La langue d'oc est un* JARGON *odieux et barbare.* (E. Littré.)

— Par ext. Langage particulier, adopté par certaines classes d'hommes : *Le* JARGON *du palais. Le* JARGON *philosophique.*

Des belles et des grands désirez-vous l'accès,
Adoptez le *jargon* de la métaphysique.
GINGUENÉ.

Graves stoïciens, votre pompeux *jargon*
Ne peut, dans le péril, sauver votre raison.
DESTOUCHES.

‖ Manière affectée et prétentieuse de parler : *Le* JARGON *fleuri de la galanterie est beaucoup plus éloigné du sentiment que le ton le plus simple.* (J.-J. Rouss.) *Le* JARGON *du monde est un langage de convention à l'usage des gens médiocres, et que les gens supérieurs ne parlent pas toujours avec facilité.* (S. Gay.)

— Théâtre. Nom donné, vers 1710, à une série de mots vides de sens, que les acteurs forains de Paris, condamnés par arrêt du Parlement à s'en tenir à la danse de corde et au jeu des marionnettes, introduisirent dans leurs farces, surtout dans les parodies des ouvrages récemment applaudis à la Comédie-Française, et qu'ils déclamaient en imitant la diction emphatique des acteurs de ce théâtre : *Le* JARGON *tenait lieu de dialogue dans les pièces dites* à la muette. ‖ Mauvais français que les auteurs font parler à leurs personnages, pour imiter le langage villageois, provincial ou étranger.

— Minér. Espèce de diamant jaune : *Elle avait aux doigts une infinité de bagues, et à ses oreilles des boucles de* JARGON *entourées d'émeraudes et de rubis.* (Rog. de Beauv.)

— **Syn. Jargon, argot, baragouin, patois.** V. ARGOT.

— **Encycl.** Linguist. L'origine de ce mot est controversée. Les uns le tirent du radical roman *garg*, qui est dans *gargouiller*, dans *gargata*, etc.; d'autres le rapportent au scandinave *jarg*, bavardage; d'autres enfin au nom du *jars*, le mâle de l'oie, vu qu'on dit le *jars jargonne* pour exprimer le cri de cet oiseau. Génin propose une autre explication qui ne manque pas d'originalité. « D'où vient jargon? les Italiens l'appellent *lingua gerga*, ou par abréviation *gergo*. Varchi, mort au milieu du XVIe siècle, au quinzième livre de son *Histoire de Florence*, nous montre l'argot employé dans la diplomatie. « On découvre, » dit-il, plusieurs lettres écrites, non en chif» fres, mais en argot, en *jargon* très-singu» lier, comme est cette langue des voleurs. » Je suis donc porté à croire que nous avons emprunté *jargon* à l'italien, où ce mot est adjectif, et Salvini me paraît avoir rencontré juste quand il dérive cet adjectif du grec *ieros, iera*, qui signifie sacré. *Lingua gerga*, langue sacrée, c'est-à-dire secrète, connue des seuls initiés. » Génin fait remarquer que les mots tirés du grec, où ils commencent par *ié*, changeaient autrefois cette syllabe en *gé*. Ainsi nous prononçons aujourd'hui *hiérarchie*, mais le père Bouhours soutenait que la bonne prononciation était *gérarchie*. Trévoux donne *hiéroglyphe* ou *jéroglyphe*, *hiérophante* ou *jérophante*; il ne veut pas qu'on dise *Hierusalem*, mais *Jerusalem;* nous ne disons pas non plus saint *Hiérôme*, mais saint Jérôme. Il ne faut pas s'étonner, continue Génin, de trouver à un terme d'argot une étymologie grecque. On en pourrait citer d'autres exemples, qui prouveraient surabondamment que tous les voleurs ne sortent pas de la classe illettrée, et que l'argot a compté des savants parmi ses fondateurs. Ainsi *arton*, du pain en argot, en grec *artos*, à l'accusatif *arton; ornis*, en grec un oiseau, en argot *ornie*, une poule, *ornichon*, un poulet, *ornion*, un chapon; grec *piein*, boire, en argot *piolle*, cabaret, *piollier*, cabaretier. *Jargon* paraît pour la première fois avec le sens actuel dans un texte du XIIIe siècle :

Lors tuis diseient en lor *jargun*
Que cil oisox qui si canteit...
MARIE

On le trouve aussi dans les poésies de Charles d'Orléans, mort en 1465 :

Le tems a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de broderie
De souleil luisant cler et beau.
Il n'a ne beste, ne oyseau
Qu'en son *jargon* ne chante et crie :
Le tems a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Villon nous a légué six ballades en argot de son temps, qui s'appellent dans les premières éditions : *Le jargon et Jobelin de Villon.*

Avant d'employer le mot *jargon* dans ce sens, c'est au mot *latin* que l'on donnait cette signification. Aussitôt, en effet, qu'une langue vulgaire commença de s'établir dans les Gaules, elle y fit des progrès rapides, et le pur idiome des Romains perdit autant de terrain qu'en gagnait chaque jour l'idiome nouveau. Dès lors, toute langue étrangère, barbare, inintelligible, s'appela du *latin*. Ce mot s'appliqua durant tout le moyen âge au ramage même des oiseaux, au cri des bêtes sauvages et domestiques :

Li oisiaus dit en son *latin :*
Entendez fet il à mon lai.
(*Le lai de l'oiselet.*)

Dans le *Fierabras* provençal, un musulman menace les Français en langue turque :

Olivier autz sa vox et entend ses *latis.*
(*Fierabras*, v. 354.)

« Ollivier entend sa voix et comprend son latin. »

Gascelin l'ot, si tint le chief enclin;
Dit à son oncle deux mos en son *latin.*
(*Auberi le Bourguignon.*)

Ce que nous appelons aujourd'hui un *interprète* s'appelait au moyen âge un *latinier*. Dans le *Doomesday book* de Guillaume le Conquérant (1066), on trouve sur la liste des officiers : *Hugo latinarius*, Hugues latinier, interprète.

Latinier fu, si sot parler roman,
Anglois, gallois et breton et normand.
(*Garin.*)

On voit que ce *latinier* érudit ne savait pas le latin; du moins on ne cite pas cette langue au nombre de celles qu'il parlait.

Froissart, qui mourut vers l'an 1400, se sert encore de ce mot *latinier*.

JARGONE s. f. (jar-go-ne — rad. *jargon*). Minér. Oxyde de jargonium.

JARGONELLE s. f. (jar-go-nè-le — rad. *jargon*, diamant). Arboric. Variété de poire d'été, qui est fort pierreuse.

JARGONIUM s. m. (jar-go-ni-omm). Chim. Nouveau corps simple, extrait d'une espèce de zircon.

— **Encycl.** Chim. Ce corps nouveau, pressenti dès 1866, a été définitivement découvert en 1869 par M. Church, professeur au Collége royal d'agriculture (Angleterre). C'est l'analyse spectrale qui, appliquée à l'étude de la zircone, y a fait découvrir la nouvelle substance. Une première fois, dans la zircone de Ceylan, on découvrit un corps nouveau, auquel fut donné le nom de *jargone;* mais on reconnut que la jargone est un oxyde; la base en fut isolée, et l'on eut le *jargonium*.

La jargone est une terre alliée à la zircone, qui se trouve en petites quantités, dans le sol de diverses localités de l'île de Ceylan. Elle a été étudiée particulièrement par M. Sorby, qui s'est attaché à établir la distinction des caractères propres, d'une part, à la jargone et à la zircone, et, d'autre part, au *jargonium* et au zirconium.

Ces distinctions ne sont rigoureusement reconnaissables, d'après M. Sorby, qu'à l'aide du spectroscope.

JARGONNER v. n. ou intr. (jar-go-né — rad. *jargon*). Parler un jargon, un langage corrompu, barbare, inintelligible : *Rien de plus curieux que de les entendre* JARGONNER.

— Crier comme l'oie ou le jars.

— Activ. Exprimer en langage obscur ou prétentieux : *Les* Mémoires *de la savante Marguerite de Valois* JARGONNENT *une métaphysique sentimentale qui couvre assez mal des sensations très-physiques.* (Chateaub.)

JARGONNESQUE adj. (jar-go-nè-ske — rad. *jargon*). Qui tient du jargon. ‖ Ce mot a été employé par H. Estienne.

JARGONNEUR, EUSE s. (jar-go-neur, euze — rad. *jargonner*). Celui, celle qui jargonne :

Un sansonnet, *jargonneur* signalé,
De captif qu'il était, devenu volontaire,
De désirs amoureux se trouva régalé :
C'est de l'indépendance une suite ordinaire.
Mme de Villedieu.

JARJAVAY (Joseph-François), chirurgien et anatomiste français, né à Savignac-les-Eglises (Dordogne) en 1815, mort à Paris en 1868. Après avoir concouru sans succès pour l'Ecole normale supérieure, il se fit précepteur, puis alla étudier la médecine à Paris. Reçu premier interne en 1841, Jarjavay se mit à donner des leçons particulières d'anatomie et de pathologie, obtint le grand prix de l'Ecole pratique, puis devint premier aide d'anatomie, prosecteur (1845), docteur (1846), et fut nommé agrégé et chirurgien des hôpitaux à la suite du concours de 1842. En 1854, il devint, au concours, chef des travaux anatomiques en remplacement de M. Gosselin, et, en 1858, il obtint la chaire d'anatomie devenue vacante par la permutation de M. Denonvilliers. La carrière tout entière de Jarjavay a été consacrée au travail. Sa vie s'est écoulée à l'hôpital et à l'école : Il faisait le matin, à Beaujon, des cliniques très-suivies malgré l'éloignement de cet hôpital; le soir, il professait à la Faculté l'anatomie, et son enseignement simple, clair, précis, surtout pratique, était, de tous ceux de l'école, celui qui réunissait le plus d'élèves. Au commencement de 1868, il abandonna sa chaire d'anatomie pour prendre celle de clinique chirurgicale, laissée vacante par la démission du docteur Nélaton; mais, peu après, une maladie cruelle vint le forcer à suspendre son cours pour jamais.

Outre deux thèses : *Sur les opérations applicables aux corps fibreux de l'utérus* (1849) et *Sur l'ensemble des généralités relatives aux fractures articulaires* (1850), on doit au docteur Jarjavay : *Traité d'anatomie chirurgicale* (1852, 2 vol. in-8°); *Recherches sur l'urètre de l'homme* (1856, in-4°, avec des planches fort belles); *Etude sur l'articulation phalangienne du pouce et la luxation du dernier os de ce doigt* (1849, in-8°); *Aponévrose du périnée, principalement chez la femme* (1846, in-8°); *De l'influence des efforts sur les maladies chirurgicales* (1847, in-8°); *Sur la fracture de la cloison des fosses nasales* (1867, in-8°); *Du mode de réduction et du maintien des fragments, dans la fracture de l'extrémité inférieure du radius* (1866, in-8°); *Sur la luxation du tendon de la longue portion du biceps huméral* (1867, in-8°). Enfin le docteur Jarjavay travaillait à un ouvrage de *clinique chirurgicale*, lorsque la mort est venue le frapper.

JARJAYES (François-Augustin Régnier de), général français, né dans les Hautes-Alpes en 1745, mort à Paris en 1822. Aide de camp de son oncle, le général Bourcet, de 1769 à 1776, il entra ensuite dans l'état-major et fut nommé par Louis XVI, en 1791, maréchal de camp et directeur adjoint au Dépôt de la guerre. De Jarjayes avait épousé une femme de chambre de la reine. Grâce à cette circonstance, il gagna la confiance de la famille royale, qui le chargea de plusieurs missions importantes. Après l'affaire de Varennes, Marie-Antoinette envoya Jarjayes à Turin pour empêcher le prince de Condé de se mettre en insurrection ouverte en pénétrant en France par Lyon. Ce fut également lui qui fut l'intermédiaire des relations établies vers cette époque entre la reine, Barnave, Lameth et Duport. « Consulté par le roi, dit Rochas, dans la nuit du 9 au 10 août, sur le plan de défense du château, il le trouva impraticable et dit à Mme de Campan, qui rapporte le fait, qu'elle pouvait rassembler tout ce qu'elle avait de précieux, la défaite étant inévitable. » Lorsque Louis XVI eut été exécuté, Jarjayes resta à Paris, dans l'espoir d'arriver à délivrer la reine et sa famille. Il entra en relation avec Toulan et Lepitre, chargés de la garde des prisonniers du Temple, pénétra dans cette prison sous les habits d'un Savoyard, arrêta avec Marie-Antoinette un plan d'évasion dont le succès paraissait assuré; mais les irrésolutions de Lepitre en firent différer l'exécution, et des mesures sévères prises sur ces entrefaites par la Convention forcèrent la reine à renoncer à ce projet. Vers la fin de mars 1793, Marie-Antoinette remit à Jarjayes le cachet et l'anneau de Louis XVI, pour les porter à Monsieur. Il devint ensuite aide de camp du roi de Sardaigne, rentra en France sous le Consulat, fut nommé vice-président des salines de l'Est, et reçut de Louis XVIII, en 1815, le grade de lieutenant général.

JARLOT s. m. (jar-lo). Mar. Cannelure à arêtes vives, pratiquée dans toute la longueur de la quille.

JARLSBERG, bourg de Norvége, dans l'amt ou préfecture de Jarlsberg-Laurwig, à 60 kilom. S.-O. de Christiania, ch.-l. du bailliage de son nom; 1,700 hab. Forges à fer et affineries; clouterie.

JARLSBERG-LAURWIG, division administrative de la Norvége, dans le Sonderfields, sur la côte occidentale du golfe de Christiania, entre la préfecture d'Agershaus au N., la préfecture de Buskerud à l'O., le golfe de Christiania et le Skager-Rack à l'E. et au S. Superficie, 225,000 hectares. Ch.-l., Laurwig. La préfecture de Jarlsberg-Laurwig est située dans la plaine la plus fertile de la Norvége. C'est là aussi que la température est la plus douce, car le chêne y prospère magnifiquement. Jarlsberg-Laurwig entretient de nombreux bâtiments, et la navigation y est des plus actives. La population totale de la préfecture s'élève à environ 75,000 hab., ce qui donne par mille carré près de 1,800 âmes, c'est-à-dire la population la plus dense de la Norvége. Le nom de Jarlsberg tire son origine du domaine de ce nom, situé près de la ville de Tœnsberg, domaine qui, dans les temps anciens, formait une résidence royale; c'est la plus considérable de toutes les propriétés territoriales du royaume.

JARMELLO, bourg de Portugal, prov. de Beira, comarca et à 17 kilom. S. de Guarda; 2,800 hab. Dom Pedro Ier fit détruire cette ville, parce qu'elle avait donné le jour à Pedro Coëllo, un des ennemis d'Inès de Castro. Elle était, dit-on, très-florissante avant sa destruction.

JARMUNDOWICZ (Casimir), écrivain polonais qui vivait au XVIIIe siècle. Il fut professeur de droit, chancelier de l'Académie de Cracovie, chanoine de l'église de Tous-les-Saints, dans cette ville, doyen d'Olkusk, recteur du collége de Lubanski, à Posen, et s'occupa principalement de poésie et d'archéologie. On a de lui : l'*Age d'or faisant fleurir des roses* (Cracovie, 1735, in-fol.); le *Fondement de l'amour immortel* (Posen, 1726, in-fol.); *Tristium liber* (Cracovie, 1729); *Sommaire des monnaies anciennes et nouvelles* (Cracovie, 1755).

JARMUSIEWICZ (Jean), auteur, musicien, compositeur, peintre et mécanicien polonais, né à Zarzecka-Wola (Galicie) en 1781, d'une famille de paysans, mort en 1844. Après avoir suivi quelque temps la carrière administrative, il alla se fixer à Lemberg, où il donna des leçons, et se fit ordonner prêtre en 1807. Il professa ensuite le français à Rzeszow, et devint chapelain à Zaczernie, où il mourut. Passionné pour la musique, il inventa un nouvel instrument appelé *klavioline*, sorte de piano pourvu d'une mécanique faisant glisser des archets sur des cordes à boyau et reproduisant l'ensemble d'un quatuor. Parmi ses ouvrages, nous citerons : le *Rituel choral grégorien, avec des notices historiques à l'usage des chœurs de l'Eglise, avec accompagnement d'orgue ou de piano* (Vienne, 1834, in-4°), où il rétablit dans leur pureté primitive la beauté des anciennes mélodies religieuses altérées par le temps; *Sermons au peuple* (Vienne, 1841, in-8°); *Annales* (Lemberg, 1843); *Nouveau système de musique* (Vienne, 1843, in-4°), avec le texte polonais et allemand. Jarmusiewicz inventa plusieurs machines agricoles et une pendule marchant quinze ans sans interruption. En fait de peinture, il a laissé beaucoup de portraits et des tableaux qui se trouvent dans diverses églises.

JARNAC, ville de France (Charente), ch.-l. de cant., arrond. et à 14 kilom. E. de Cognac, sur la rive droite de la Charente; pop. aggl., 3,734 hab. — pop. tot., 4,243 hab. Eaux-de-vie renommées, céréales, fabrication de futailles. Cette petite ville est bien bâtie et d'un aspect agréable, surtout quand on l'examine de l'extrémité de sa longue avenue, plantée de quatre rangs de peupliers et qui conduit au pont suspendu de la Charente. On remarque à Jarnac un beau pont suspendu en fil de fer; une crypte romano-ogivale; une place plantée d'arbres sur l'emplacement de l'ancien château; la pyramide du prince de Condé élevée sur le champ de bataille de 1569; des vestiges d'habitations gallo-romaines et la table d'un dolmen de 5 mètres de longueur sur 2m,75 de largeur.

Cette ville était un domaine de la maison de Craon, porté par mariage dans la maison Chabot, et elle a donné son nom à une branche de cette dernière famille. Cette branche a pour auteur Renaud Chabot, fils de Louis Chabot et de Marie de Craon, lequel Renaud mourut vers 1476. Il eut pour successeur un de ses fils, Jacques Chabot, seigneur de Jarnac, marié en 1485 à Madeleine de Luxembourg. De ce mariage sont sortis Philippe Chabot, auteur du rameau des comtes de Charny et de Buzançais, et Charles Chabot, qui a continué sa branche. Gui Chabot, baron de Jarnac, fils de Charles, a, par son duel avec La Châteigneraie, donné lieu à la locution *coup de Jarnac*. Il fut gentilhomme de la chambre du roi Charles IX et du duc d'Orléans, gouverneur et lieutenant général pour le roi en la ville de La Rochelle et au pays d'Aunis, et maire perpétuel de Bordeaux. Il mourut vers 1575, ayant pour successeur son fils, Léonor Chabot, baron de Jarnac, gentilhomme de la chambre du roi, mort en 1605, laissant de Marguerite de Durfort-Duras, sa première femme, entre autres enfants, Charles Chabot, auteur de la branche des ducs de Rohan, et Gui Chabot, deuxième du nom, qui a continué la branche de Jarnac. Louis Chabot, comte de Jarnac, fils et successeur de Gui II, qui précède, maréchal de camp, mourut vers 1666, laissant, entre autres enfants, Gui-Henri Chabot, comte de Jarnac, marquis de Soubran, lieutenant général pour le roi en Saintonge et Angoumois. Ce dernier épousa Marie-Claire de Créqui, et en secondes noces, en 1688, Charlotte-Armande de Rohan, fille aînée du duc de Montbazon et d'Armande de Schomberg. Il mourut en 1690, n'ayant eu que deux filles et un fils, Louis Chabot, comte de Jarnac, mort en 1691, à l'âge de seize ans. Avec lui s'est éteinte la branche de Chabot de Jarnac.

Jarnac (BATAILLE DE). L'année 1569 fut fatale aux huguenots. Beaucoup de ceux des provinces du nord durent se réfugier en Angleterre, où ils allèrent porter l'industrie du fer. Toutefois, dans le centre et le Midi, ils tenaient la campagne, commandés par Coligny et le prince de Condé, tandis que sept seigneurs protestants, qu'on appelait les *sept vicomtes du Quercy*, dominaient, avec huit mille combattants, tout le reste de la haute Guyenne et du haut Languedoc. Mais ils hésitaient à quitter leur pays pour se rallier à l'armée des princes. Condé et Coligny, qui auraient trouvé dans un si puissant renfort les moyens d'écraser l'armée catholique, formèrent le dessein d'aller en Quercy opérer avec eux leur jonction, puis de gagner tous ensemble la haute Loire, afin de s'y réunir aux troupes qu'amenait à leur secours Wolfgang de Bavière, duc de Deux-Ponts. Malheureusement, le maréchal de Tavannes, qui commandait l'armée catholique sous le nom du duc d'Anjou, soupçonna ce projet et prit ses mesures pour en empêcher l'exécution. Ses forces étaient supérieures à celles des princes, car il avait reçu près de six mille hommes de renfort, tandis que, au contraire, beaucoup de volontaires huguenots, rentrés dans leurs foyers pour y passer l'hiver, n'avaient pas encore rejoint l'armée. Aussi les catholiques avaient le plus grand intérêt à combattre le plus tôt possible, et, dès que la saison le permit, le duc d'Anjou, rentrant en campagne, se porta au midi de la Charente, afin de couper aux protestants la route du Périgord et du Quercy. Mais, comme tous les ponts et toutes les places de la Charente étaient occupés par les huguenots, établis sur la rive opposée, le duc d'Anjou fit attaquer impétueusement la petite ville de Châteauneuf, sur la rive méridionale de ce fleuve, et parvint à s'en emparer. Il s'occupa aussitôt de faire rétablir le pont, qui avait été coupé, et de jeter à côté un pont de bateaux, pendant qu'une forte partie de l'armée faisait une démonstration dans la direction de Cognac. Cette manœuvre ne réussit point, néanmoins, à tromper Coligny, qui, sans perdre de vue la marche de l'armée catholique sur Cognac, se prépara à disputer le passage à Châteauneuf; il établit une forte avant-garde à la tête du pont et alla prendre position un peu plus bas, à l'abbaye de Bassac. A une lieue au delà, à Jarnac, se tenait le prince de Condé avec l'arrière-garde; Henri de Béarn était à Saintes. Ce prince, qui n'avait encore que seize ans, mais qui jugeait déjà les choses avec la précocité de son génie, aurait voulu qu'on évitât la bataille, parce que les forces des protestants étaient dispersées, tandis que le duc d'Anjou avait toutes les siennes sous la main; mais on méprisa les conseils d'un enfant. Au reste, les dispositions adoptées par Coligny étaient excellentes; malheureusement, elles ne furent pas exécutées. L'avant-garde qu'il avait établie en tête du pont, n'ayant pas de vivres et ne trouvant pas à s'abriter convenablement, alla se poster à une distance assez éloignée, et exerça une surveillance si incomplète que, dans la nuit du 12 au 13 mars (1569), la plus grande partie de l'armée catholique put franchir le fleuve avant que l'alarme fût donnée.

Cette inconcevable absence de discipline eut des conséquences fatales pour l'armée protestante. A la nouvelle que les catholiques avaient traversé la Charente, Coligny voulut se replier sur Jarnac; mais son avant-garde était tellement éparpillée, qu'il fallut trois heures pour la rassembler et que la retraite devint impossible; Coligny, protégé par des étangs, des ruisseaux et des haies, résolut alors de tenir tête à l'ennemi pendant qu'on irait prévenir le prince de Condé. Celui-ci avait déjà fait partir son infanterie sur Cognac; il n'avait plus autour de lui que trois à quatre cents cavaliers. Il fit aussitôt porter à son infanterie l'ordre de revenir sur ses pas, et, avec sa faible escorte, se précipita au secours de Coligny. Le prince avait déjà un bras en écharpe, lorsque le cheval du comte de La Rochefoucauld, son beau-frère, lui brisa la jambe d'un coup de pied. Sans daigner se plaindre, il dit simplement aux gentilshommes qui l'entouraient : « Apprenez que les chevaux fougueux sont plus nuisibles qu'utiles dans une armée. » Puis, s'exaltant à la vue de l'ennemi : « Noblesse française, s'écria-t-il, souvenez-vous que le prince de Condé, avec un bras en écharpe et une jambe cassée, a encore assez de courage pour donner bataille, puisque vous le suivez! Souvenez-vous en quel état Louis de Bourbon entre au combat pour Christ et sa patrie! » (Sa devise était : *Doux le péril pour Christ et le pays.*) Il trouva Coligny et d'Andelot forcés dans leurs positions par Guise, Montpensier, Tavannes et le duc d'Anjou en personne, et ne se défendant plus que difficilement contre la multitude des ennemis toujours croissante. Entouré de la fleur de ses gentilshommes, il se rua comme un torrent sur les catholiques, et ce choc terrible renversa tout sur son passage. Mais ce groupe héroïque fut bientôt enveloppé et comme englouti au sein de la masse ennemie qui le pressait de toutes parts. Le cheval du prince, frappé mortellement, roula à terre, et Condé, avec ses blessures, ne put se relever. Alors, autour du héros gisant sur la poussière, se livra un combat homérique, que signalèrent, du côté des protestants, des prodiges de valeur et de désespoir. L'histoire a retenu le nom d'un intrépide vieillard, La Vergne, qui combattait entouré de vingt-cinq fils, petits-fils et neveux; il mourut avec quinze des siens, « tous en un monceau, » et presque tous les autres furent faits prisonniers. De l'escorte qui avait accompagné Condé, les deux tiers restèrent blessés ou tués sur place; lui-même, incapable de se relever, fut enfin contraint de donner son gantelet à un gentilhomme catholique nommé d'Argence. L'admiration, la haine, la curiosité et peut-être d'autres passions encore, arrêtant autour de lui un grand nombre d'ennemis, Montesquiou, capitaine des gardes suisses du duc d'Anjou, demanda la cause de ce rassemblement. On lui répondit que c'était M. le Prince que l'on avait fait prisonnier. « Tuez! tuez! » s'écria-t-il aussitôt, et, s'approchant par derrière, il lui fracassa la tête d'un coup de pistolet; peut-être n'eût-il pas osé le frapper par devant, tout blessé qu'il était. Ce lâche assassinat était dû sans doute aux ordres du duc d'Anjou, et Brantôme assure que le prince avait été *recommandé* à plusieurs des favoris du duc. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce dernier montra bien, par la joie indécente qu'il témoigna de cet événement, quelle était la bassesse de ses sentiments. Il fit porter à Jarnac le corps de Condé sur une vieille ânesse, « par manière de dérision. » Mais on sait que le prince de Condé était un des hommes les plus braves, les plus intelligents et les plus généreux de son siècle, et cette marque de mépris retombe tout entière sur celui qui devait éprouver une si terrible preuve des vicissitudes du fanatisme religieux.

En apprenant la mort du prince, Coligny et d'Andelot se retirerent précipitamment vers Saint-Jean-d'Angély, tandis que la cavalerie de l'armée catholique poursuivait, le long de la Charente, les débris de l'avant-garde huguenote. L'infanterie protestante, ayant reçu les ordres de Condé, revenait rapidement sur Jarnac; mais elle fut prévenue à temps et se replia en bon ordre sur Cognac avec l'artillerie.

La bataille de Jarnac (13 mars 1569) ne décida rien; les protestants y perdirent à peine quelques centaines d'hommes. Il est vrai que, parmi ces morts, se trouvait le prince de Condé, un de leurs chefs les plus intrépides et les plus respectés. Ils n'en conservèrent pas moins toutes les places fortes de la contrée, et, pour les conduire au combat et enfin à la victoire, ils allaient avoir, pour succéder au prince assassiné, le futur vainqueur de Coutras et de la Ligue.

JARNAC (Gui Chabot, seigneur de), gentilhomme de la cour de François Ier et de Henri II. Il avait fait la guerre d'Italie sous Montluc et le duc d'Enghien. Mais il est surtout célèbre par son duel avec La Châteigneraie, dont le véritable motif n'était au fond que la rivalité d'influence à la cour de la duchesse d'Etampes et de Diane de Poitiers. Un propos outrageant ayant été lancé contre lui par le dauphin, il y répondit par un démenti public, sans en vouloir deviner l'auteur. La Châteigneraie, favori du dauphin, en revendiqua hautement la responsabilité pour son propre compte. Mais le vieux roi, tant qu'il vécut, ne voulut point permettre le combat entre les deux adversaires. A l'avénement de Henri II, il eut lieu sur le plateau de Saint-Germain, avec tout l'appareil des anciens duels judiciaires et en présence de toute la cour. Jarnac, plus faible et moins adroit que son ennemi, qui était un des bretteurs renommés du temps, avait pris des leçons d'un spadassin italien, et il porta à La Châteigneraie un coup violent et imprévu qui lui coupa le jarret. Quelques historiens ont dit que Henri II rendit à Jarnac la faveur qu'avait eue La Châteigneraie; dix ans plus tard, cependant, il n'était encore que capitaine, à la défense de Saint-Quentin (1557). Il fut tué en duel.

Le fameux *coup de Jarnac* a passé en proverbe, et ces mots servent à désigner, au physique ou dans tout autre ordre d'idées, un coup décisif et imprévu porté à un adversaire.

« La conduite diplomatique d'Octave porta donc ses fruits, et ses prévisions s'accomplirent avec une justesse qui prouvait l'infaillibilité de son calcul. Malgré la finesse de son esprit, Clémence n'évita pas l'espèce de *coup de Jarnac* dont son amant l'avait frappée. »
Charles de Bernard.

« Ainsi, monsieur le marquis, tandis que je sacrifiais au soin de vos intérêts mes goûts, mes instincts, jusqu'à la droiture de mon caractère, vous, au mépris de la foi jurée, vous tramiez contre moi la plus noire des perfidies, vous complotiez de livrer à notre ennemi la fiancée de mon fils et la place que je défendais; vous méditiez de porter un *coup de Jarnac* au champion qui combattait pour vous. »
Jules Sandeau.

« D'aventure, est-ce que vous avez des desseins à mon endroit, et auriez-vous monté un *coup de Jarnac* à ma vertu? Voudriez-vous faire ma conquête? »
Théophile Gautier.

« Mais c'est donc une grêle que ces brigands-là! s'écria le militaire stupéfait; puis, d'une main il jeta le manteau aux jambes d'un des nouveaux venus, et il sauta sur l'autre en criant de toute la force de ses poumons : « A la garde! »

» Le *coup de Jarnac* échut à M. Limouroux, qui, se prenant les pieds dans les plis du tartan, mesura la terre de toute sa hauteur. »
Charles de Bernard.

JARNAGES, bourg de France (Creuse), ch.-l. de cant., arrond. et à 31 kilom. S.-O. de Boussac; pop. aggl., 624 hab. — pop. tot., 816 hab. Aux environs, camp gaulois et murs vitrifiés.

JARNI interj. (jar-ni — corrupt. de *je renie*). Espèce de juron fort usité autrefois : JARNI ! *je vais dire à sa tante tout ce manége-ci.* (Mol.) ‖ On disait aussi JARNIDIEU ou JARNIBLEU pour *je renie Dieu.* On a dit également, au moins sur le théâtre, JARNIGOI, JARNIGUÉ, JARNIGUIENNE.

JARNICOTON interj. (jar-ni-ko-ton). Sorte d'ancien juron dont l'origine a été expliquée comme suit : Henri IV avait pour confesseur le P. Coton, jésuite, qui lui faisait un reproche incessant de ses jurons incessants. Le prince lui ayant répondu qu'il ne pouvait vaincre cette habitude contractée dès son enfance, le bon père lui proposa ce moyen terme : « Sire, ceci est une affaire de tempérament à laquelle on doit se plier; seulement, pour innocenter votre juron, vous direz : *Jarnicoton* (je renie Coton) au lieu de *jarnidieu*, qui est un jurement affreux. » La variante plut au roi, qui l'adopta, et mit le nouveau juron à la mode. Dieu s'en trouva bien... et les jésuites aussi.

JARNISY (le), ancien petit pays de France, dans la Lorraine, compris actuellement dans le département de la Moselle.

JARNONCE interj. (jar-non-se — corrupt. de *je renonce*, pour dire *Je renonce à ma foi*). Sorte de juron comique : *Et* JARNONCE ! *quand il dirait vrai pour la baronne, comment se tirerait-il d'affaire pour votre nièce?* (Danc.)

JARNOWICK (Jean-Marie Giornovicchi, dit), violoniste italien, né à Palerme en 1745, mort à Saint-Pétersbourg en 1804. Elève de Lulli, qui soigna assidûment son éducation musicale, Jarnowick vint à Paris en 1770, obtint au concert spirituel un succès d'enthousiasme et jouit pendant dix ans d'une vogue extraordinaire. Forcé, pour des faits graves qui touchaient son honneur, de quitter la France en 1779, il se rendit en Prusse, et fut engagé à la chapelle de Frédéric-Guillaume II. Mais la hauteur de ses prétentions et ses discussions journalières avec les autres artistes de la chapelle le firent éloigner de Berlin. Alors il se mit à voyager, visita l'Autriche, la Pologne, la Russie, la Suède, et partout fut accueilli avec faveur. En 1792, il alla se faire entendre à Londres dans les concerts publics; mais, par malheur pour lui, Viotti arriva à cette époque en Angleterre, et dès la première audition de ce violoniste, Jarnowick tomba au second rang dans l'opinion générale. Le Palermitain ne put se résoudre à cette infériorité, et il dit brusquement à Viotti, la première fois qu'il le rencontra : « Il y a longtemps que je vous en veux, vidons la querelle, apportons nos violons, et voyons enfin qui de nous deux sera César ou Pompée. » Viotti accepta le défi. Jarnowick fut écrasé. Mais avec sa jactance ordinaire il s'écria : « Ma foi, mon cher Viotti, il n'y a que nous deux qui sachions jouer du violon. »

Par ses gasconnades et ses arrogances, Jarnowick perdit les quelques protecteurs échappés au naufrage de sa réputation. Un duel prudemment esquivé acheva de lui faire perdre le peu de considération qui lui restait. Il quitta Londres et se rendit à Hambourg (1796), où il se fit entendre de temps à autre dans les concerts publics, délaissant l'art musical pour le jeu de billard, auquel il se vantait d'exceller. En 1802, il traversa Berlin, donna un concert dans lequel il excita encore l'admiration, et gagna Saint-Pétersbourg. Il y retrouva d'abord ses anciens succès; mais l'arrivée de Rode vint lui porter un coup funeste, et il mourut dans la capitale de la Russie, complétement oublié.

Jarnowick brillait principalement par la justesse, la netteté des traits, le goût de ses ornements, et par un chant pur et gracieux. Mais sa sonorité était faible, et son jeu manquait d'ampleur et d'expression. Il a publié de sa composition quinze concertos pour violon, trois quatuors pour deux violons alto et basse, quatre duos pour deux violons, des sonates pour violon et basse, et quelques symphonies exécutées au concert des amateurs.

JARNSAXA, géante de la mythologie scandinave, qui eut du dieu Thor un fils appelé Magne.

JARNWIDUR, nom donné, dans la mythologie scandinave, à une forêt située devant Midgard, dans laquelle demeurent Gygur et toutes les magiciennes qu'on appelle *Jarnwidus*. Gygur est le père de toute une race de géants qui tous ressemblent à des bêtes féroces, et parmi lesquels les plus connus sont les loups Skoll et Hate.

JARO, ville de l'Océanie, dans l'archipel des Philippines, île de Panay, sur la rive droite d'une petite rivière de même nom; 10,000 hab. Les environs nourrissent un nombre considérable de troupeaux; on y récolte du riz, des piments, du tabac, du lin, du coton, des cannes à sucre, du café, du maïs, des légumes et des fruits; tissus de lin et de coton très-estimés pour leur finesse; commerce de sucre et de sel.

JAROBA s. m. (ja-ro-ba). Bot. Syn. de TANNÉCIE.

JAROCHOWSKI (Casimir), écrivain polonais, né dans le grand-duché de Posen en 1828. Il fit son droit à Berlin, puis suivit la carrière administrative. On lui doit plusieurs ouvrages estimés, dont les principaux sont : le *Portefeuille de Gabriel Junosza Podoski* (Posen, 1854-1861, 6 vol.), vaste recueil de documents et de matériaux pour l'histoire de la Pologne du XVIIIe siècle; l'*Histoire du règne d'Auguste II, roi de Pologne, jusqu'à l'entrée en Pologne de Charles XII* (Posen, 1856); *Récits et études historiques* (Posen, 1860-1862, 2 vol.).

JAROMIR, duc de Bohême, mort en 1037. Il était le second fils de Boleslas II, et frère puîné de Boleslas III, qui fut chassé du trône par Wladiboj, frère du roi de Pologne Boleslas le Hardi. A la mort de Wladiboj (1003), Jaromir fut rappelé d'Allemagne, où il s'était réfugié avec son plus jeune frère Ulric, et prit les rênes du gouvernement; mais il ne les conserva que peu de temps, car Boleslas le Hardi, soutenant les prétentions du duc, jadis détrôné par son frère, vint mettre le siége devant Prague et rétablit Boleslas II. Mais bientôt les Bohèmes opprimés par ce dernier préférèrent se soumettre au roi de Pologne, que l'empereur Henri II força cependant à quitter Prague, où il fit rentrer Jaromir. Celui-ci régna jusqu'en 1012, où il fut détrôné par son frère Ulric, qui lui fit crever les yeux. Il périt vingt-cinq ans plus tard, assassiné par un de ses ennemis personnels.

JAROMIRZ, ville des Etats autrichiens (Bohême), cercle et à 15 kilom. N. de Kœniggratz, sur la rive gauche de l'Elbe, près de la forteresse de Josephstadt; 3,500 hab. Grande pépinière. Occupée par les Prussiens pendant la bataille de Sadowa, en 1866.

JARONSKI (Félix), philosophe polonais du commencement du XIXe siècle. Il entra dans les ordres et professa le droit à l'Académie de Cracovie. On lui doit les deux ouvrages suivants : *De quelle philosophie les Polonais ont-ils besoin?* (Cracovie, 1810, in-4°), et *De la philosophie* (Cracovie, 1812), traité complet de cette science. On a encore de lui des sermons, des discours et *De Michaele Vratislaviensi diatribe.*

JAROPOL ou **JAROPOLK Ier**, grand-duc de Russie, né en 961, mort en 980. A l'âge de onze ans, il succéda à son père Sviatoslaf, déclara la guerre, en 977, à son frère Oleg, qui régnait sur les Drevliens, et le vainquit à Osvroutch, où ce prince perdit la vie. Dans la crainte d'éprouver un pareil sort, son second frère Vladimir se rendit chez les Varègues, en obtint des secours, s'avança avec une armée jusqu'à Kiew, vainquit Jaropol, lui proposa alors une entrevue, à laquelle le grand-duc se rendit, et le fit traîtreusement assassiner. Jaropol avait épousé une Grecque, ancienne religieuse, dont il eut un fils, appelé Sviatopolk.

JAROPOL ou **JAROPOLK II**, grand-prince de Kiew, mort en 1139. Il succéda en 1132 à son frère Mstislaf, essaya vainement de placer sous sa suzeraineté les habitants de Novogorod, fut enlevé dans une partie de chasse par un sénateur polonais, nommé Vlostovicz, qui l'emmena à Cracovie, dut racheter sa liberté par une grosse rançon, et eut à son retour à se défendre contre les entreprises des princes de Tchernigof. Vaincu par eux au bord du Sipoï, il se vit contraint, pour obtenir la paix, de leur céder une partie de la principauté de Péréiaslavie. Jaropol mourut peu après, avec la réputation d'un prince humain et bienfaisant.

JAROSLAF, ville et gouvernement de la Russie d'Europe. V. Iaroslaf.